

Paroles sociologiques : itinéraire et plaidoyer

Céline Saint-Pierre

Number 14, Spring 1990

Savoir sociologique et transformation sociale

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1002088ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1002088ar>

[See table of contents](#)

Article abstract

Referring to sociologists who have influenced her intellectual itinerary, the author shows the ambivalence which has characterized the relation of the sociologist to the object, possibly created by the double work of analysis and intervention. She promotes a sociological analysis looking to the specificity of the "social" which, from her point of view, will be on the forefront in the 1990's.

Publisher(s)

Département de sociologie - Université du Québec à Montréal

ISSN

0831-1048 (print)

1923-5771 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Saint-Pierre, C. (1990). Paroles sociologiques : itinéraire et plaidoyer. *Cahiers de recherche sociologique*, (14), 89–96. <https://doi.org/10.7202/1002088ar>

Paroles sociologiques: itinéraire et plaidoyer*

Céline SAINT-PIERRE

Le sociologue a de multiples visages. Je vais tenter ici de tracer le portrait de celui qui m'est le plus familier, qui m'apparaît comme un être tourmenté, traversé par une ambivalence constante entre son travail d'analyste et de mise en représentation de la société et son impulsion pour l'intervention et l'action. Metteur en scène, il lui arrivera de se conforter dans cette fonction et de garder la distance; en d'autres temps, il se propulsera en avant pour se mêler aux acteurs, mais avec le souci de bien distinguer ses deux rôles et de respecter leur spécificité; parfois, il n'arrivera plus à faire le partage entre les deux et il sera à la fois acteur et metteur en scène, un acteur qui se met en scène. Mais il pourra aussi se voir confronter à d'autres metteurs en scène qui, s'étant appropriés ses scénarios ou encore les trouvant trop complexes, feront de lui un indésirable. C'était un être banal, diront les uns, un être dérangeant, diront les autres.

Je propose une courte incursion chez quelques sociologues/metteurs en scène. Elle me permettra d'illustrer comment cette tension que je viens de décrire sous-tend la production d'œuvres majeures dans notre discipline et intervient dans la construction des objets qui figurent à notre agenda. Il s'agit de penseurs qui ont marqué à des degrés divers les orientations de notre discipline et de la sociologie québécoise, mais plus fortement peut-être de la génération qui est la mienne. Je retiendrai quatre moments forts dans la constitution de ma compréhension du métier de sociologue et de son rapport à l'objet: "le social". Si ces moments correspondent à des périodes chronologiques précises de mon itinéraire intellectuel et de ma pratique de la sociologie, ils n'en demeurent pas moins enchevêtrés

* Je reprends dans ce texte une partie de ce qui fut l'objet de ma présentation lors de mon entrée à la Société royale du Canada, le 12 janvier 1990. La trame de ce texte se veut une réflexion qui est à la fois un regard a posteriori sur un aspect du cheminement intellectuel qui a été le mien, mais aussi un regard sur l'avenir du métier de sociologue. En complément de ce texte, voir "Entre nation et société, mon pays prendra-t-il forme?", dans M. Lesage et F. Tardif (dir), *30 ans de Révolution tranquille*, Montréal, Bellarmin-Fides, 1989, p. 185-193.

parfois et ils s'accumulent comme autant de traces de ce que je suis aujourd'hui et de ce que j'entrevois comme avenir possible de la discipline sociologique.

Rencontre avec Max Weber

Deux conférences de Max Weber prononcées en 1918 à l'Université de Munich, la première intitulée "Le métier et la vocation de savant" et la seconde, "Le métier et la vocation d'homme politique", sont des textes que je lirai et approfondirai au tout début de ma formation en sociologie, au début des années 1960. Ils vont me permettre de définir ma première vision de la sociologie et du rôle du sociologue. Oui, m'expliquera Weber, le travail scientifique a une spécificité; oui, il doit conduire à l'action. Comme l'écrit Raymond Aron, "la science qu'il conçoit est celle qui est susceptible de servir l'homme d'action¹". Si Max Weber interdisait au professeur de faire de la politique dans les salles de cours, tout comme aux étudiants d'ailleurs, il concevait l'action comme une issue souhaitée de son travail². Je traduisis pour ma propre gouverne que la sociologie nécessitait un apprentissage spécifique, qu'il s'agissait d'un travail scientifique et non pas d'un simple discours élaboré et que j'allais pouvoir me réclamer d'un métier, celui de sociologue. Mais j'appris aussi, et c'est ce qui m'emballa, que je ne serais pas confinée à une tour d'ivoire, ni à la langue de bois. Car, pour Weber, "la conscience critique était en sociologie ou en économie, constitutive de la conscience scientifique elle-même³". Weber allait me permettre de distinguer la fonction du travail scientifique de la fonction politique, en même temps qu'il n'en excluait pas la relation.

Rencontre avec Karl Marx

Les œuvres de Marx, *Les thèses sur Feuerbach*, plus particulièrement la 11e, ("Les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde de différentes manières, ce qui importe c'est de le transformer⁴"), et *L'Idéologie allemande*, vont m'éclairer sur le sens à donner au travail du sociologue. La lecture que j'en ferai situera la 11e thèse en continuité avec ce que j'ai retenu de Weber. Cependant, elle me permettra d'aller plus loin en introduisant la notion de praxis; et lorsque j'aborderai *L'Idéologie*

¹ R. Aron, Introduction, dans Max Weber, *Le Savant et le politique*, Paris, Plon, 1959, p. 10.

² M. Weber a eu diverses formes d'engagement tout au cours de sa vie: religieux, auprès de la Evangelische-Soziale Verein avec Friedrich Naumann, intellectuel et académique dans la Verein für Sozialpolitik avec Gustav Schmoller, et politique dans le National-Liberal Party. Voir à ce sujet, Donald G. MacRae, *Weber*, Glasgow, Fontana Modern Masters, Fontana/Collins, 1974, p. 24-26.

³ Ibid., p. 23.

⁴ K. Marx, "Thèses sur Feuerbach", annexe à *L'Idéologie allemande*, Paris, Éditions sociales, 1965, p. 98.

allemande et *Le Capital*, je comprendrai que le travail théorique est partie prenante de cette praxis, et qu'il est nécessaire au processus de transformation sociale. Le travail scientifique trouve ainsi plus que jamais sa légitimité comme théorie critique de la connaissance et de la compréhension de l'histoire de l'homme et des sociétés, mais aussi comme moment constitutif de la conscience critique. Cette proposition sur le rôle du travail scientifique allait mettre fin à ma conscience coupable d'être ce que je suis, soit une intellectuelle et une universitaire, et me rendre extrêmement vigilante, prête à répondre aux attaques contre les intellectuels et le travail de chercheur.

Ce n'est donc pas tant la tentation positiviste qui a été mienne dans la découverte de ces œuvres et dans mon adhésion aux grandes propositions de leurs théories. Pourtant, j'avais aussi été formée à l'école de Parsons et du positivisme comtien, mais l'intériorisation de la pensée parsonienne est demeurée pour moi très scolaire; je ne l'ai jamais vraiment appliquée dans mes recherches et dans mes analyses. Comme bien d'autres⁵, je réalise aussi que les attributs de conservateur et de fonctionnaliste-idéaliste accolés à Parsons m'ont servi d'alibis faciles peut-être pour ne pas faire cas de cette pensée sociologique ou plutôt pour en faire le bouc émissaire commode de mon travail d'analyse et de mes options théoriques.

Ma familiarisation avec la pensée de Marx et celle de Weber constitue donc un moment capital de saisie de la légitimité d'un travail d'analyse sociologique à l'aide de méthodes rigoureuses pour tenter de démêler cet inextricable écheveau que sont "l'homo sociologicus" et son habitat, la société, mais aussi que représentent les multiples réseaux de rapports sociaux mettant en relation les acteurs sociaux. Je me représentai le travail du sociologue comme celui d'un analyste-décodeur, décrypteur du sens de l'action des individus, un metteur en scène proposant des agencements de relations entre des acteurs, retranscrivant et *interprétant* leurs discours et leurs pratiques. Mais, comme l'écrit Raymond Boudon⁶, le risque du sociologue est de "reconstruire la subjectivité des acteurs d'une manière telle, qu'elle ne reflète que sa propre subjectivité". Le sociologue devient emporté par "l'art d'interprétation et se croit ainsi dispensé d'observer les règles de la méthode scientifique". Il lui arrivera aussi de se substituer aux acteurs qu'il met en scène et de s'imaginer qu'il les connaît tellement qu'il peut discourir à leur place, et rendre compte des processus dans lesquels ils s'inscrivent. Qu'à cela ne tienne, une théorie et une méthode d'analyse élaborées par des philosophes et des sociologues français allaient me permettre de rectifier le tir. Ce sera un nouveau moment fort de mon cheminement théorique.

⁵ G. Rocher et François Béland, Introduction à "Talcott Parsons: Relectures", *Sociologie et Sociétés*, vol. XXI, no 1, avril 1989, p. 5-11.

⁶ Raymond Boudon, *La logique du social*, Paris, Hachette Littérature, 1979, p. 253.

La dérive althussérienne

Si je parle de dérive, il me faut préciser que je le fais a posteriori et que ce terme ne rend pas compte du tout de ce que furent la vogue et la popularité de théoriciens tels que Louis Althusser, Étienne Balibar⁷ et Nicos Poulantzas⁸ dans les années 1970, tant en France qu'en Amérique latine et au Québec. Leur modèle théorique de base a servi à la formulation de la problématique du programme d'enseignement de la sociologie du département qui est le mien. Nous y trouvons des assises rigoureuses, cohérentes et ordonnées permettant de structurer l'objet principal de la sociologie, la société, dite formation sociale dans le langage althussérien. Dans ce modèle, la société est représentée par une forme structurelle à plusieurs niveaux hiérarchisés, dont la base, l'instance économique, permet d'articuler les autres niveaux, le politique, l'idéologique et le théorique, et d'expliquer la nature des rapports sociaux, compris principalement comme rapports de domination. Le travail d'analyse sociologique allait se cristalliser autour de la mise à jour des fondements de la structure économique d'une société, pour en déduire une compréhension des processus sociaux et des pratiques des acteurs sociaux. La charpente du décor devenait le coeur de la scène sur laquelle allaient déambuler des acteurs dans des rôles prescrits par la place occupée dans cette charpente. Les scénarios devenaient faciles à écrire et convaincants; les metteurs en scène se transformaient en répétiteurs, peu intéressés à la performance des acteurs. Il faut lire le texte très riche et agressif de l'historien britannique E.P. Thompson, publié dans son livre *The Poverty of Theory*⁹, dans lequel il fait une critique virulente du marxisme althussérien: "Le structuralisme althussérien, écrit-il, est une mécanique par laquelle la pratique humaine est ré-ifiée" et qui envisage "le développement de l'homme comme étant assuré par le développement de la structure"¹⁰.

Je rappelle ici tous les débats et les nombreux écrits de cette période au Québec sur des questions telles que: le Québec est-il une véritable formation sociale? Plusieurs des études sur les sociétés canadienne et québécoise, et sur la question nationale notamment, ont été fondées sur une analyse formulée essentiellement en termes de dépendance économique ou encore de domination économique de la bourgeoisie anglophone. Cependant, notre situation particulière de minorité au Canada et de majorité au Québec a conduit les chercheurs québécois en sciences humaines, comme l'écrit Raymond Breton, à attribuer à l'État "le rôle

⁷ L. Althusser et É. Balibar, *Lire le Capital*, Paris, petite collection Maspero, 1968; Louis Althusser, *Pour Marx*, Paris, François Maspero, 1965.

⁸ N. Poulantzas, *Pouvoir politique et classes sociales*, Paris, François Maspero, 1968.

⁹ E.P. Thompson, *The Poverty of Theory*, London, Merlin Press, 1978.

¹⁰ *Ibid*, p. 290 (ma traduction).

d'institution critique dans la production et l'évolution de la société québécoise¹¹". Ce fut, je crois, l'occasion d'échapper à l'économisme caractérisant la problématique althussérienne et de donner aux études sociologiques québécoises une certaine spécificité locale fort souhaitable, quant à moi.

En même temps que je vivais ce moment althussérien dans mon itinéraire théorique, j'étais aussi interpellée par un autre théoricien, préoccupé avant tout de mettre en scène certains acteurs au cœur du changement social, dans des rôles de protagonistes de mouvements sociaux. Il s'agit du sociologue Alain Touraine.

D'un autre usage de la problématique d'Alain Touraine.

La problématique actionnaliste de Touraine, avec qui j'ai étudié et préparé ma thèse de doctorat, m'a permis de quitter l'analyse de la société comprise essentiellement comme une structure économique et de retrouver la spécificité du social. Elle m'a permis aussi de penser la diversité des acteurs sociaux et de leurs pratiques constitués dans des espaces mouvants et à construire, et non plus seulement à partir du dévoilement de la structure économique et étatique¹². Mais Touraine en proposant sa méthode de "l'intervention sociologique", va plus loin encore, en ce sens qu'il donne au sociologue non seulement un rôle de metteur en scène mais aussi un rôle d'intervenant dans la production de la connaissance sociologique¹³. Le sociologue est vu à la fois comme metteur en scène et comme acteur. Il propulse le sociologue sur la scène et en fait un acteur en interaction avec d'autres acteurs. Dans cette perspective, le sociologue doit conduire les acteurs à l'autoanalyse de leur action; pour ce faire, il doit s'exposer et intervenir activement dans cette autoanalyse en dégagant les significations de l'action pour les renvoyer aux acteurs concernés. Ainsi compris, le travail d'interprétation du sociologue en est un d'intervention dans la production même des connaissances par les acteurs, et non pas seulement d'observateur, de traducteur et de miroir de l'action sociale.

Je retrouvais dans cette vision un plaidoyer pour la parole sociologique. Cette manière de voir rejoint aussi une position qui est la mienne, à savoir que la parole sociologique est une parole qui a sa spécificité et qui doit chercher à se faire entendre, ce qui renvoie ici à la responsabilité du sociologue.

¹¹ R. Breton, "Quebec Sociology: Agendas from Society or from Sociologists?", *La Revue canadienne de sociologie et d'anthropologie*, vol. 26, no 3, mai 1989, p. 561 (ma traduction).

¹² A. Touraine, *Production de la société*, Paris, Seuil, 1973. Voir aussi ses nombreux écrits sur les mouvements sociaux.

¹³ A. Touraine, *La Voix et le regard*, Paris, Seuil, 1978. Ce livre expose la problématique de la sociologie de l'action et la méthode de recherche de l'intervention sociologique.

Plaidoyer pour une parole sociologique

La sociologie, il est vrai, est une discipline qui a du mal à se constituer, à se définir un espace clair, circonscrit, à élaborer son discours à partir de règles précises et de méthodes rigoureuses d'interprétation. Elle emprunte à d'autres disciplines telles que la psychologie, l'économie, la philosophie, mais aussi l'histoire, en même temps qu'elle se sent constamment menacée par les emprunts qui lui sont faits par ces disciplines et qui quelquefois tentent de se substituer à elle.

C'est une discipline qui semble mal dans sa peau depuis une dizaine d'années, qui a un mal de vivre, qui n'arrive pas à se dire et encore moins à se proclamer, qui est à la recherche d'elle-même. Elle a la sérénité difficile. Malade de son relativisme et de son approche critique qui ont pourtant fait sa force, elle n'arrive plus à faire entendre ses analyses et à permettre le diagnostic. Les analyses globales qui émergent de ses paradigmes sont souvent considérées comme trop abstraites, peu compréhensibles, si ce n'est que par quelques initiés. Par ailleurs, il arrive aussi que les constatations qu'elle permet soient considérées comme banales, très près du sens commun, du jugement éclairé. Combien de chercheurs ne se sont pas fait dire: "Quoi, tant d'années de recherche, et c'est tout ce que vous arrivez à dire? et qui plus est, vous nous dites de prendre vos conclusions avec précaution?" Dans ces conditions, le scepticisme s'installe vite sur la pertinence d'une telle discipline et sur sa validité.

En même temps, c'est une discipline redoutée, parce que parole critique, complexe, miroir grossissant des problèmes de société. Dans la période que nous vivons, il n'y a plus de temps pour cela, il y a moins d'intérêt à entendre ce type de parole, donc moins de lieux pour la recevoir. Nos médias et, à mon avis, la télévision surtout, soucieux des cotes d'écoute et soumis à une concurrence intense, ont décidé que ce qui ne détend pas n'a pas d'intérêt pour leurs clients; ce qui n'est pas discours facile et bref (le "flash"), à éviter à tout prix; ce qui n'est pas précis, quantifiable, chiffrable, tout simplement superflu, voire inutile.

Les sociologues en particulier et les intellectuels dans leur ensemble ont été délogés au Québec, tout comme aux États-Unis, par des commentateurs vedettes. Ce sont ces derniers les metteurs en scène les plus en vue. Ils projettent leur subjectivité sur l'écran-scène et façonnent l'opinion de leurs spectateurs avec assurance et désinvolture. Il y a peu de rigueur mais beaucoup de voyeurisme, de sensationnalisme, de discours -modes et de clichés qui cherchent l'émotion, le scandale, l'individualisation et la personnalisation des phénomènes. La forme "téléroman" est devenue le mode de traitement analytique favori des médias.

Par ailleurs, au cours de cette dernière décennie tout particulièrement, la société s'est travestie en économie, un grand nombre d'acteurs se sont mis à jouer au Monopoly, à parier au loto, à calculer, mais sans trop savoir gérer leurs avoirs;

quant aux spectateurs, ils applaudissent les gagnants et s'imaginent parmi eux, ils pourraient être les prochains; lorsqu'apparaissent les perdants, le rideau se ferme car la salle pourrait se vider.

La revanche du social

"L'être social" va surgir sur plusieurs scènes du monde durant la prochaine décennie, cet "être social" en quête des fondements mêmes de son existence. Ce mouvement a déjà commencé d'ailleurs à "l'Est". Il n'y a pas de scénario déjà écrit et c'est ce qui inquiète. On ne voit pas très bien comment les rôles seront distribués, mais on devine les acteurs qui n'ont pu s'exprimer jusqu'à maintenant que par convulsions. Ils ont bondi sur la place Tiananmen, ils ont détruit le mur de Berlin, ils ont éliminé Ceausescu, ils ont salué la glasnost et espèrent la perestroïka, ils revendiquent leur autonomie nationale et politique dans les républiques de Lituanie et d'Azerbaïdjan. Les scénarios s'écrivent dans l'action, et le thème qui rassemble est celui de la liberté.

Si dans les pays d'Europe de l'Est et en Chine, les régimes politiques ont neutralisé l'être social, je dirais que dans les pays capitalistes d'Europe de l'Ouest et d'Amérique du Nord, c'est l'orientation du développement économique qui fige cet être social et restreint l'espace de sa liberté. Cet être social y est devenu trop souvent un répétiteur, un récitant de la règle et de la procédure, un consommateur de biens matériels, souvent endormi dans les arènes de nos institutions dites démocratiques. Un type de développement économique qui engendre de grandes inégalités sociales, crée la pauvreté au cœur même des zones de richesses, pollue l'atmosphère et produit des maladies industrielles graves, voire mortelles, détruit les spécificités culturelles des pays en voie de développement qui peuvent difficilement échapper à cet engrenage. Dans les années 1980, cet être social a commencé à parler ici et là, notamment à travers les mouvements écologiques, les mouvements féministes et les mouvements pacifistes mais aussi à travers le fondamentalisme religieux, l'intégrisme et le racisme. L'absence d'une éthique environnementale et bio-médicale et le retrait de l'État au chapitre de nombreux programmes sociaux situent une partie du contexte dans lequel baignent ces problèmes, en Amérique du Nord surtout. Le pluralisme comme l'intolérance sont à nos portes. Dans les années 1990, l'ampleur des problèmes sociaux, tels que la pauvreté, les grandes maladies épidémiques, les migrations multiples et les déracinements, la transformation des formes familiales, la croissance du nombre des sans-emploi mais aussi des itinérants, obligera à de nouvelles solidarités, sinon le réveil risque d'être brutal, la recomposition du tissu social, difficile à entrevoir, les déchirements et la violence en progression constante. Il deviendra presque impossible de passer à côté du débat sur les grands enjeux sociaux et il faudra l'engager autrement que par le recours aux seuls paramètres d'une voie unique de développement économique et de fidélité aux grandes orthodoxies politiques. C'est

à écouter ce social qui mugit que le sociologue doit s'employer. C'est vers une lecture du désordre voire du chaos qu'il doit orienter aussi sa quête de sens.

Les sociétés industrielles en sont à une croisée des chemins où se pose la question des grands choix de société. Cela peut vouloir dire concrètement qu'au lieu de consacrer deux ou trois milliards par jour dans le monde pour les dépenses militaires, on utilise cet argent pour régler les problèmes de famine qui ne cessent de croître sur tous les continents. Mais cela veut aussi dire que la recomposition du tissu social ne passe pas seulement par la réinjection de nouvelles ressources économiques mais par une recherche de nouvelles formes de solidarité sociale et d'une éthique de vie en collectivité. Cela veut aussi dire que les rapports des humains avec la nature ne peuvent plus se penser dans un rapport de domination et qu'il n'est plus possible de continuer à "exploiter" la nature en la détruisant.

C'est dans ce contexte d'urgence, à mon avis, que la parole sociologique pourrait retrouver pertinence et écoute, et le sociologue, son métier. L'efficacité de la parole ainsi retrouvée sera d'autant mieux assurée qu'un travail de mise en forme de nouveaux paradigmes sera entrepris et assumé de manière permanente.

Céline SAINT-PIERRE
Département de sociologie
Université du Québec à Montréal

Résumé

À travers une courte incursion chez quelques sociologues qui ont marqué son itinéraire intellectuel, l'auteur relève l'ambivalence qui marque le rapport du sociologue à son objet en renvoyant au double travail d'analyse et d'intervention. Elle prend parti pour une parole sociologique habitée par la revanche du social qui, selon elle, occupera le devant de la scène des années 1990.

Summary

Referring to sociologists who have influenced her intellectual itinerary, the author shows the ambivalence which has characterized the relation of the sociologist to the object, possibly created by the double work of analysis and intervention. She promotes a sociological analysis looking to the specificity of the "social" which, from her point of view, will be on the forefront in the 1990's.